

Littérature vagabonde.

De Jérôme Garcin.

Au cœur de l'été, j'ai choisi ce livre à la librairie La Sorbonne, située en face de chez moi, à Antibes. Antibes, à la fin du mois de juillet, c'est le tohu-bohu des vacances, ses plages célèbres et grouillantes, le règne du superficiel, où le lecteur, s'il y en a, préfère la presse people plutôt qu'un livre qui l'inclinera à la réflexion.

Le livre de Jérôme Garcin est de ceux-là. Original, il dessine les lieux magiques habités par des écrivains qu'il a admirés, inscrivant des lignes de force au cœur d'une géographie conçue par les hommes de lettres.

Son livre, écrit en 1956, vient d'être réédité, tant il a suscité d'intérêt, pour avoir rappelé les œuvres des écrivains cités, leur personnalité, les lieux privilégiés qu'ils ont choisis.

Dans son prologue, Jérôme Garcin écrit que « bien avant de recevoir une éducation, on hérite d'une lumière, d'un climat, d'un paysage » ; et que, « pour connaître la Saintonge, le Venaissin, le Dauphiné, le Saumurois, le Nivernais, la Champagne, la Picardie, l'Artois, il lui a fallu le recours des livres et des bons auteurs : Voltaire lui a fait découvrir Ferney, Proust Combray, Pagnol Marseille, Montaigne Bordeaux, Fromentin la région de Saintonge, Maupassant le Pays de Caux, Barrès la Lorraine, Rousseau la Savoie, Giraudoux les châtaigneraies du Limousin... »

Jérôme Garcin est allé rendre visite à une quarantaine d'écrivains établis au gré de leurs affinités avec le terroir français. Tous se sont retirés de l'agitation du monde. Ils se sont

reconstruit un univers qui les apaise, à l'écoute d'une musique intérieure.

De sa terrasse dominant la Loire, à Saint-Florent Le Vieil, l'écrivain le plus singulier, Julien Gracq, a assuré son extraordinaire longévité de façon monacale, solitaire, ne trouvant pas d'intérêt à converser avec ses contemporains. Pour lui, l'Eden était peuplé d'arbres. La description qu'il en a faite était presque liturgique. L'auteur du « Rivage des Syrtes », dans les dernières années, ne se plaisait plus que dans la compagnie de Virgile, Stendhal, Baudelaire, Breton, Claudel, Chirico, Chardin, Delacroix et Wagner.

C'est à l'extrémité de la Côte-d'Or, à Vignerolles, que Claude Lévi-Strauss se met en vacances de l'anthropologie sociale. « Les arbres du Châtillonnais », dit-il, « ont des couleurs gallo-romaines. L'univers végétal est aussi mystérieux et passionnant que les hommes du Brésil... ». C'est dans la forêt qu'il continue sa recherche inlassable : mettre de l'ordre dans le chaos, débusquer le sens des mythes, établir l'identité d'objets en apparence hétérogènes. A Vignerolles, il attend en écoutant Wagner -on l'appelle « le Wagner du structuralisme »- l'heure où une seule culture régira une seule humanité.

Une rencontre avec Michel Tournier, dans la Vallée de Chevreuse, à Choisel, fait découvrir à Jérôme Garcin, un personnage mystique qui vit avec ses chats dans un presbytère. Il y pratique l'austérité. L'auteur du « Roi des aulnes » pratique l'épure dans la religion de l'effort et

de la sobriété. A Choisel, il ne connaît pas l'ennui.

Béatrice Beck n'est pas loin du mysticisme de Michel Tournier. « Je crois », dit-elle, « à la puissance diffuse de Dieu ». Elle l'aime à travers les animaux, les végétaux, et aussi les vitraux des cathédrales. « Je me sens une sorte de gargouille accrochée à une église, sans jamais y entrer... ». L'auteur de « Léon Morin prêtre » a eu un parcours très riche : elle fut professeur à Berkeley, secrétaire d'André Gide et a obtenu le Prix Goncourt en 1952. Elle habite aux Flamands, entre Gisors et Forges-les-Eaux, dans une petite maison de briques recouverte de vigne vierge. Elle lit comme elle écrit, en gommant tout ce qui n'est pas essentiel, brillant et élégant, quelquefois jusqu'à l'épure. Elle se plaît à citer Michel-Ange : « Si vous avez un bloc de pierre ; si vous enlevez ce qu'il y a de trop, ça fait une statue », disait-il.

Georges Perros, auteur peu connu, qui a écrit des « Papiers collés », est mort en 1978. Il est peu connu pour son lyrisme, et la pureté de sa langue. Il vivait en Bretagne, à Douarnenez. Ce lettré qui a suivi les cours de Valéry au Collège de France, visité Léautaud, rencontré Gide, fréquenté « les Lettristes », avait pour ami au Conservatoire d'Art dramatique, Jean Poiret et Michel Serrault. Candidat au suicide, il avait choisi de vivre face à l'Océan, en compagnie de « gens de rien », avec qui il se sentait en harmonie. Il a laissé des lettres à Michel Butor, dont on peut dire qu'elles furent sans indulgence : Aragon y est jugé menteur de charme, Sollers roublard, Jean-Edern Hallier un vrai petit Goebbels, Robbe-Grillet un dictateur, Faye tarabiscoté, et Marcel Aymé un philosophe à la Montmartroise.

C'est à l'Isle-sur-la-Sorgue, en Provence, que le grand poète René Char se vidait de ses colères contre le monde moderne, contre l'académisme, le carriérisme, et contre la bêtise de ses contemporains. Seul, Laurent Terzieff trouvait

grâce à ses yeux pour réciter ses poèmes, et leur donner un sens.

Contemplatif, le grand humaniste qu'était Claude Roy, vivait à Dourdan, dans la Vallée de Chevreuse. L'auteur de « Moi je » avait laissé tomber en ruines ses clôtures, pour mieux observer les nids d'hirondelles, pour mieux écouter la chouette chevêche de Minerve parler grec, dialoguer avec les canards colverts, suivre dans le ciel les grimpeurs et les fauvelles. A Dourdan, jusqu'à sa mort, en 1997, il a relu Marivaux, Musil, Supervielle, et fait des voyages en pensée, de Beyrouth à Pékin, d'Erevan à Bucarest. Sa fin fut sereine, comme celle des gens qui ont bien rempli leur vie.

C'est à Equemauville près de Deauville, que Jérôme Garcin a visité Françoise Sagan. Il connaissait bien son œuvre et l'a longuement décryptée. Il précise que l'on a beaucoup fabriqué, beaucoup déformé, surtout au cinéma, cette personnalité si séduisante. Son œuvre est pour lui « un bachot qui se prolonge ». L'écriture mutine, la floraison des adjectifs, l'élégant laisser-aller, faisaient dire d'elle « qu'elle regardait le monde avec des yeux de soie ». L'auteur de « Bonjour tristesse », qui recevait avec beaucoup de courtoisie, mettait la politesse au-dessus de tout. « C'est un souci », écrit-elle, « très démocratique, puisqu'il inclut l'égalité qu'on ne jouisse pas de quelque chose, sans en faire partager les autres ». Sa maison était remplie d'une bande joyeuse, d'animaux domestiques et de voitures rapides.

Autre jeune homme célèbre qui suscita la compassion de Jérôme Garcin : Jean-Louis Bory qui habitait la Beauce, à Méréville. Prix Goncourt 1945, ce journaliste-écrivain qui aurait voulu être Balzac, n'a été perçu, malgré son talent, que comme une sorte de bouffon homosexuel. Il fut cependant l'animateur de la prestigieuse émission « Le Masque et la Plume ». Subtiles, ses critiques cinématogra-

phiques contribuèrent à faire connaître du grand public, Wenders, Tanner, Spielberg, Fassbinder, Forman, Woody Allen... Mal compris, mal aimé, redoutant la vieillesse et l'abandon, il mit fin à ses jours en 1979, en se tirant une balle dans la tête.

Timide, replié, Patrick Modiano se cache dans Paris. Son appartement est « une maison imaginaire ». « Quand j'ai fini un livre, j'ai l'impression », dit-il, « d'avoir débarrassé une maison d'une tonne de gravats... Et qu'elle est enfin prête à fonctionner ». Ce qui le passionne, c'est le Paris des années 30, celui de l'Occupation et aussi celui de sa jeunesse dont il reste nostalgique. Son œuvre entière décrit la déchéance inéluctable, les vies paralysées, les illusions perdues avant que d'être nées.

Angelo Rinaldi, lui aussi, a besoin du cocon de la capitale. Très parisien, il cultive sa nature insulaire : il est corse. Habitant l'Île Saint-Louis. Son bonheur est de rester dans son appartement en compagnie de ses livres et de ses chats. Exigeant, il écrit cravaté, et prend un taxi pour aller changer un adjectif ou biffer un point virgule dans sa chronique de l'Express. Du fond de son appartement feutré, il écrit ses romans en entrant dans le monde de la marginalité, des nuits sans lumière où errent des pauvres, des cinémas louches, des beuglants sans public, des boîtes gays, des hôtels qui ressemblent à des claques. Ses personnages sont des concierges, des tenancières de bordel. Il n'aime que faire la description de la misère. C'est sa liberté.

A l'opposé, à Ménerbes près de Cavaillon, François Nourissier mène une existence bourgeoise. Dans sa bastide provençale, les meubles sont patinés, les tapisseries épaisses, les fauteuils anciens, et les coupelles remplies de chocolats fins. L'écrivain aime le climat provençal pour ses extrêmes : canicule, hiver glacé, mistral, orages. Les romans de Nourissier sont aussi à l'extrême de la vie qu'il

a choisie. Quand il parle de politique, de religion, de la médecine, des femmes, des hommes et de ce siècle, le romancier qui se montre volontiers en vieillard prématuré ne décrit bien que les déroutes et les échecs.

Julien Green, le chantre du Grand Sud américain, a vécu une grande partie de sa vie à Paris, rue Vaneau. Son œuvre a décrit inlassablement le vieux combat de l'amour terrestre et de l'élan mystique, du péché et de la pureté. A moitié géorgien, à moitié virginien, il a vécu dans le présent perpétuel d'une enfance paradisiaque, choyé par une mère qui l'idolâtrait. Ce fut le secret de sa longue jeunesse.

Aucune réussite ne put jamais combler le sentiment d'angoisse permanent qu'a éprouvé toute sa vie Frédéric Dard ; ni les cent quatre-vingts millions d'exemplaires de San Antonio vendus ; ni l'achat de somptueuses voitures ; ni l'acquisition de toiles de maîtres, ni celle de bijoux ! Chez lui, tout débordait de richesses jusqu'à son lit à baldaquin, dans sa magnifique demeure de Genève ; son chalet style Prince d'Arabie de Gstaad ; sa villa hollywoodienne de Marbella. Cet écrivain qui a toujours douté de son talent, broyait du noir en permanence. Cependant, nous dit Jérôme Garcin, son fameux dictionnaire reste un feu d'artifice de calembours, de néologismes, de synecdoques*. Cocteau disait de son style : « C'est de l'écriture en relief, un aveugle pourrait le lire avec la peau du doigt ».

Un grand écart est nécessaire pour poursuivre la lecture du livre et s'engouffrer dans la bastide provençale qui abrita François-Régis Bastide, mort en 1996. Quand il était à la Meute, dans le Var, dans sa maison de pierres sèches, oblongue, élégante, il se plaisait à citer Chardonne : « La paresse est nécessaire. Il faut la mêler à la vie, pour prendre conscience de la vie. La paresse comme une ascèse est productrice d'énergies, c'est une façon de suspendre la frénésie routinière du labeur ». François-

Régis Bastide paresseux ? La liste de ses activités est longue. Il fut critique dramatique aux Nouvelles littéraires, et producteur de l'émission « Le Masque et la Plume » ; chroniqueur astrologique à Marie-Claire, et conseiller littéraire au Seuil. Son œuvre nous fait pénétrer dans le secret du monde diplomatique, en nous initiant à ses usages, ses codes, son protocole, sa légende. Mauriac disait de lui : « François-Régis Bastide était un musicien en puissance, qui n'a pas su se délivrer. Il a pris sa revanche grâce à l'écrivain qu'il est devenu ».

Un vieux palazzo à la mine austère, situé sur le port de Nice, est le port d'attache de Jean-Marie Le Clézio. Il vit là, dans le souvenir de son grand-père, qui avait consacré trente ans de sa vie à essayer de retrouver un trésor de corsaires à Rodrigues, au large de l'île Maurice. Il en a gardé le goût des voyages et des ancrages différents. Il a vécu au Nigeria, en Asie, en Amérique du Nord, et a choisi de s'intégrer au peuple indien. L'auteur du « Procès-verbal », du « Rêve mexicain », a écrit notamment la biographie de Diego Rivera, de Frida Khalo, qui sont ses deux grandes admirations. Ils ont avec lui partagé le même combat en faveur du peuple indien. De Frida Khalo, Breton disait : « Ses tableaux sont comme un ruban autour d'une bombe ». Singulier, original, indocile, Jean-Marie Le Clézio, qui a surgi de Mai 68, à la fin de l'hégémonie scolastique du Nouveau Roman ; venu à la fois de France, d'Afrique occidentale et de l'Université britannique, est, nous dit Jérôme Garcin, un romancier nouveau et aussi un symbole. Le Prix Nobel lui a été attribué en 2008.

Jérôme Garcin nous donne ce livre empreint de tendresse pour les auteurs de la fin du XXe siècle. Il est journaliste. Il est également producteur du « Masque et la Plume » à France-Inter ; et Directeur adjoint de la rédaction du

Nouvel Observateur. En 2003, il a obtenu le Prix France Télévision Essai pour son livre « Théâtre intime » dans lequel il raconte sa passion pour sa femme, la fille de Gérard Philippe. Ses ouvrages « Pour Jean Prévost », et « La chute du Cheval » ont été récompensés par le Prix Médicis en 1994, et le Prix Roger Nimier lui a été attribué en 1998. Il a publié en 2005, « Le Masque et la Plume » qui est une anthologie de cette émission.

L'écriture du livre est dense et lyrique, les écrivains sont saisis dans ce qu'ils ont d'authentique et d'humain.

Et je ne peux pas m'empêcher, pour vous parler de son style, de vous lire quelques lignes consacrées à ma région, celle du Var, jouxtant les Alpes-Maritimes. Il s'agit de la bastide de François-Régis Bastide située près de la Garde Freinet, à quelques encablures du Golfe de Saint-Tropez : « ... Du Luc », écrit Jérôme Garcin, « qui traverse le massif des Maures, la route en zigzaguant monte dans l'ombre des châtaigneraies et des chênes-lièges jusqu'à la Garde-Freinet, puis descend au soleil vers le golfe clair qu'ont peint Matisse et Bonnard. A quelques kilomètres au-dessous du vieux village sarrasin, un chemin de sable, gardé par deux cyprès à la droiture militaire, mène dans les stridulations des cigales et le parfum du romarin tiédi, à la Meute, une maison en pierres sèches, oblongue, élégante, solitaire... » C'est là que François-Régis Bastide faisait l'éloge de la paresse.

Alice FULCONIS

** Synecdoque : Formule qui consiste à prendre une partie pour le tout : exemple « Payer tant par tête ».*

JEROME GARCIN

« Littérature vagabonde »

Editions Flammarion - 340 pages - 20 euros